

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 36

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne où son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ONNA NOVALLA SORTA DE TRUFFE

(Patois de Servion).

LOU père Bargagne avâi élèvà prau felhiè et prau valet, et à foçe égrâtâ l'a pu mettrè otîè dè côté. Le s'occupâvè avoué sè valet à plliantâ dâi truffé. Ein avâi dé toté lè sortè : dâi rodzè, dâi bliiantzè, dâi rodzè-bliiantzè, dâi dzaunè, é onna sorta que ne l'âi avâi qu'à frottâ la pila avoué lou bourelion po la freacai. Cein lâi apportâve gros.

On dzo que Bargagne étâi mô fottu, ie dit à son vezin Bordon :

— Sé pas que i'è su usâ, l'âmèrè reindzi mé zaffèrè dévant dé parti pò l'autrou mondou câ ne voudri pas que lé fellhiè quant quittâ l'hotò astout frou dé l'écolâ, po pouâi portâ dâi courtè tièttè et dâi grand tsaussou, vignant apri ma mô dépelhi lau frârè ; mà né pa lou tot, ne sé pas à cò faut m'adressi.

Bordon reflèchè on momein, et lâi dit :

— Té faut fèrè atteinchon, cein l'è prau délica ; t'a oncora lou fisque que guegniè pé lou perte de la serraille. Eh bien ! pô que ne lâi aussé rein à cresenâ, té faut allâ vé lou notèrou Pellau ; lin à min à li po imbroulhi et débroulhi l'éz'af-fèrè !

— Eh bin ! crâion que te mè baillè on bon soncet ; lâi vu écrié dé veni à la mézon po que vâiè li-mimò cé qu'èin est.

Quouquie dzo apri, lou notèrou arrevè tsi Bargagne avoué on cha à pan dézo lou bré pliein de paperassè ; s'esplicou on momein et quar d'haurâ apri tot iré reindzi au picolon.

Bargagne qu'amâvè payi sè dettè, passé quocq' tein apri au bureau.

— Bin lou bondzo, Monchu Pellau, vigno po raillâ voutré z'écrotourè ! que dit !

— Oh, cé ne pressâvè pas, falliai pâ venî espret, setâ-vo on momein pédeint que fé la nota.

Lou notèrou preind onna folhie dè papâ que l'hitè dein onn' espèce d'étâu et sè met à taquena dâi duvè man. Bargagne qu'avâi jamé iu 'na machine à écrire, sé dit ein li-mimou : « A-te que onna bounna einvéchon, on arâ pas mé fauta d'invouyî lè zeinfant à l'écolâ ».

Mâ n'è pas lou tot. Quand Bargagne eut liai sa nota, étâi po tzezi dâo gros mô. Ie sô onna péubliâ que détortoiillié d'on demi tô, la voudiè su la trabliâ et sè met à contâ, manquâvè 6 picè, et restâvè pas po bârè quartetta.

Tot grindzo, Bargagne voitè lou notèrou on bocon dé travè ein lâi dezin :

— Ditè-vâi, Monchu Pellau, on dit que z'itè on tot bon pô tsanta la bassa, mà cé ne vo gravè pa dé fèrè lè notè hiauté !

D'onna grocha voix, lou notèrou dit que n'è pas sa fauta.

— L'è noutron tarif ! que lâi fâ.

Bargagne tot peneu, lâi vint on idée. Ie dit au notèrou :

— Prau su que vo zatsetadé dâi truffé po sti l'hivè ! Vo mè fâra serviçou dè m'èin preindrè po cé que vo rédâvou !

— Oh ! su bin daccò, amenâ-lè quand vo vouldra !

Lou lèdèman Bagagne arrevé au bureau avoué on satset dé truffé pas plie gros que 'na bedjua, et que pouzè su la trabliâ ein dezin :

— Vaitzé voutré truffé !

Lou notèrou voètivè ci satset !

— E-te tot cein que vo zamena po lè 6 picè que vo mè rédâté ?

— Ah, oi, que lâi fâ, l'è 'na sorta qu'on ne baillè pas à tot lou mondou ; lè faut medzi tso pou. On lau dit dâi tarif !

C. dau Dzorot.

RETRAITE

Mon cher vieux,

Tu me demandes de mes nouvelles, ce que je deviens, comment ça va : il y a, en effet, longtemps qu'on n'a pas eu l'occasion de se serrer la rame et je te remercie cordialement de te souvenir de moi. Voilà deux ans que j'ai pris ma retraite. La santé est bonne, l'appétit se maintient. Comme disait l'autre, je bois sans lunettes et je lis sans tamiser. Evidemment, ça va. Mais, ce n'est pas l'idéal.

Je me figurais qu'avec le 70 % de mon traitement, je ne manquerais pas d'avoir une petite vie de coq en pâte. Se lever quand on veut, sortir quand ça vous chante, ne plus avoir derrière soi un patron qui vous regarde de travers et trouve que vous n'en faites jamais assez ; bref ! être en vacances toute l'année, évidemment, c'était l'idéal. Veux-tu que je te dise mon sentiment ? en bon copain ? après expérience faite ? Ce n'est pas l'idéal du tout.

Pour que ce soit l'idéal, il faudrait toucher, non du 70 %, mais du 200.

Ça va bien les premiers temps de ne rien faire, d'aller regarder passer le train ou le bateau à vapeur. On se paie bien de temps en temps une petite sortie ; mais ça ne vaut pas nos jambes de vingt ans. Quand tu es descendu du train, que tu as fait un tour, regardé les magasins, partagé un demi avec ta bourgeoise, tes vieilles jambes te font asseoir sur un banc pour regarder passer le bateau en attendant le train. Tu le sais, les trains sont abominablement chers. Maintenant qu'on a le temps, il faudrait, par exemple, à Bâle, aller voir les singes ou les éléphants, à Lucerne le Pilate et le Grutli et à St-Moritz les bobines des milliardaires. Des dattes ! Avec notre 70 % évidemment, c'est impossible.

Trouves-tu que ce soit juste ?

Quand on a toute sa vie, par son travail et sa bonne conduite, concouru à la prospérité générale, on devrait avoir le parcours gratuit sur les trains, les trams, les bateaux. Qu'est-ce que ça les gênerait de transporter gratuitement les retraités ? Dans le tas, ça ne s'y connaîtrait pas du tout.

Il en faudrait parler à M. Graber ou à M. Grimm, ça vrai, vieux ?

C'est les soirées, surtout, qui n'en finissent pas. Je vais bien de temps en temps, faire un yass avec les amis ; mais c'est toujours la même histoire. Et ça coûte ! On n'a pas le vin gratis. Ce qu'il faudrait, c'est libre entrée au théâtre ou au cinéma. Ce serait bien le moins, quand on a honnêtement payé sa place pendant quarante ans.

J'admire ma femme. Jamais elle ne s'ennuie. Elle se trouve parfaitement heureuse. Elle a sans

cesse une chemisette à coudre ou des chaussettes à tricoter pour le dernier de ses petits-enfants. Quand chaussons et chemisettes sont finis, la voilà après un bonnet ou une culotte. J'enrage parfois de ne pas savoir tricoter ; ça m'occuperait. Mais c'est trop tard pour apprendre.

En attendant de tes nouvelles, je te la serre cordialement.

Ton vieux C. Y.-C.

Ces enfants ! — M. Toto montre un amour très modéré pour l'étude.

Son père use de tous les moyens pour le corriger, mais en vain.

Il essaye de l'amour-propre.

— Toto, quel est le plus paresseux de ta classe ? fait le papa avec un regard sévère.

— Sais pas... répond Toto d'un ton parfaitement convaincu.

— Comment, tu n'en connais pas un qui ne fait rien tandis que tout le monde travaille, et qui regarde tout autour de lui, alors que tous les autres ont le nez baissé sur leur livre ?

— Ah ! si, je sais qui c'est.

— Qui est-ce ?

— C'est le professeur.

LA SOIF

BON, je n'y tiens plus ! s'écria d'une voix rauque Ulysse Delafontaine en s'escrimant à grimper la pente assez raide d'une des belles cimes des Ormonts. Sa femme et ses deux fils, qui le précédaient de quelques pas, s'arrêtèrent pour lui demander le motif de son exclamation impetive.

— J'ai la gorge desséchée à éclater et l'estomac me brûle affreusement. Avec cela plus rien à boire !

De sa vie, le pauvre homme n'avait subi un tel martyre. Lui, l'ébéniste d'X... qui se vantait au village de se laver la gorge régulièrement quatre à cinq fois par jour avec un verre de vin d'Yvorne — de sa propre vigne — pour débarrasser les voies respiratoires de la poussière que la scie ou le rabot s'avisait d'y chasser, non jamais, il ne s'était senti aussi impuissant à satisfaire un besoin à ce degré impérieux.

Levée avant le soleil, la famille Delafontaine avait profité de la fraîcheur relative d'un beau matin de l'été éblouissant et chaud à l'excès pour quitter la plaine du Rhône et s'élever tout d'une haleine à une altitude de plus de 1500 m. ; mais le but était encore éloigné, puisque le sommet à atteindre trônait dans les nues à près de 2100 m.

Alors que des clochers de la vallée venait de monter le faible écho de la sonnerie dominicale de dix heures, Ulysse Delafontaine ne put résister aux sollicitudes de son estomac évidé. Du reste, l'habitude de prendre les « dix heures » s'était muée chez lui à la longue en un rite quasi sacré que rien n'eût pu faire dévier. Baigné de sueur, il se laissa choir avec un profond soupir de soulagement sur un moelleux tapis de mousse recouvrant le sol de la forêt. On ouvrit les sacs de montagne, puis prétextant la nécessité absolue de se refaire les forces gravement ébréchées par tant d'efforts, Delafontaine déclara qu'un simple picotin ne lui suffisait point, mais qu'il était temps de prendre le dîner au complet, la digestion devant être plus facile à ces heures et en ce lieu qu'au gros du jour, sur un sommet complètement nu et dépourvu d'ombrage. Sitôt dit, sitôt fait.

Une bouteille d'un capiteux vin rouge vint mettre